L'œil sur la lunette

L'industrie du cuir en Bretagne à la fin de l'Ancien Régime d'après
l'enquête Necker de 1778

Dominique Derrien

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/597>

DOI : 10.4000/abpo.597

ISBN : 978-2-7535-1505-5

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 mars 2007

Pagination : 131-153

ISBN : 978-2-7535-0452-3

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Dominique Derrien, « L'œil sur la lunette », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne],
114-1 | 2007, mis en ligne le 30 mars 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/597> ; DOI : 10.4000/abpo.597

L'œil sur la lunette

L'industrie du cuir en Bretagne à la fin de l'Ancien Régime d'après l'enquête Necker de 1778

Dominique DERRIEN

Professeur d'histoire-géographie, Docteur en histoire,
chercheur associé au CRBC, UBO, UMR 6038 du CNRS

Activité « *immémoriale* » fort répandue en Bretagne, l'industrie du cuir est difficile à saisir, dans sa globalité, avant le XVIII^e siècle¹. Ses acteurs ont laissé peu de traces écrites significatives. Les archives antérieures à ce siècle sont très fragmentaires. Son étude se heurte donc à nombre d'obstacles. Les raisons de ces absences sont multiples. Elles tiennent à la fois à l'organisation de cette industrie très dispersée, au regard déferent que lui portaient ses contemporains, et surtout au fait que la Bretagne est un pays de droit coutumier où l'oral prime encore sur l'écrit, en milieu rural. L'enquête réalisée en 1779 sur des instructions de Jacques Necker n'en prend que plus d'importance pour restituer toute la dimension de cette industrie dans la province, à la fin des années 1770. C'est en effet la première fois que l'« œil et la main de l'État² » se fixent sur les activités des « blanconniers³ », tanneurs et corroyeurs, qui composent cette industrie

1. Cet article reprend un des aspects d'une thèse de doctorat soutenue à l'université de Rennes 2, sous la direction de M. Jean-Yves Andrieux, le 26 mars 2005. Elle est intitulée : *L'industrie et le commerce maritime du cuir en Bretagne au XVIII^e et dans la première moitié du XIX^e siècle (v. 1700-v. 1850). L'intégration d'une industrie et de ses acteurs dans l'espace économique français.*

2. L'expression ici utilisée est empruntée à Philippe Minard qui l'emploie pour décrire la mission et le rôle des inspecteurs des manufactures, dans la deuxième partie de son ouvrage, qui leur est consacré. MINARD, Philippe, *La Fortune du colbertisme. État et industrie dans la France des Lumières*, Paris, Fayard, 1998, p. 151-253.

3. L'appellation de « blanconniers », utilisée en Bretagne, désigne des mégissiers spécialistes du tannage des peaux d'ovin ou, éventuellement, des peaux de veau. Les tanneurs sont, quant à eux, spécialisés dans la transformation des peaux de bovin en cuirs semi-finis. Les travaux de finition destinés à rendre ces cuirs propres à de nombreux usages sont assurés par les corroyeurs. Notons cependant que dans la très grande majorité des cas, les tanneurs sont aussi corroyeurs. Dans quelques villes, ces métiers sont rigoureusement séparés dans des jurandes distinctes mais ces cas sont rares.

du cuir, et dont les instruments de travail les plus emblématiques sont le couteau à lame courbe et la « lunette⁴ » destinée aux travaux de finition des cuirs.

La première grande enquête sur l'industrie du cuir en Bretagne

Son origine

L'enquête, qui est à la base de la présente étude, trouve son origine dans une série de lettres de Jacques Necker adressées entre la fin de l'année 1777⁵ et le 10 mars 1778 au Sieur Caze de la Bove, intendant de Bretagne depuis 1774. Dans celle datée du 6 janvier 1778, le Directeur général des finances⁶ du royaume indique au représentant du roi dans la province qu'il « désire avoir tous les trois mois un état exact de la situation [des] manufactures » de cuir bretonnes et veut que tout soit mis en œuvre pour y parvenir. Le ministre concrétise ainsi un projet d'enquête sur la tannerie en France envisagée par Turgot en 1775 mais qui n'avait pu être menée à bien du fait de la disgrâce du contrôleur général, le 12 mai 1776⁷.

Les critères de l'enquête semblent avoir été prédéfinis à Paris car un état vierge est joint. Six grands critères statistiques sont retenus : les noms des « villes, bourgs et paroisses de campagne » où sont implantées des tanneries, « le nombre de tanneurs et de mégissiers qui s'y trouvent » et le « nombre d'ouvriers qu'ils emploient chez eux », les « quantités de cuirs et de peaux préparées », en distinguant les différentes qualités, le « poids moyen de chaque espèce », « les prix communs et marchands de chaque espèce, à la pièce, à la livre et à la douzaine » et enfin, « les lieux de consommation », c'est-à-dire les lieux de vente et, le cas échéant, d'exportation. La volonté, déjà ancienne, d'uniformiser les données statistiques recueillies, qui augmente encore la qualité des documents finaux, est reprise par Necker, comme l'a souligné Philippe Minard au sujet des formulaires concernant l'industrie toilière⁸.

Les inspecteurs des manufactures de Rennes et de Morlaix, les Sieurs Guilloton et Libours, sont chargés par Necker de la réalisation de l'enquête.

4. Une « lunette » de corroyeur se présente sous la forme d'un outil circulaire très tranchant destiné à supprimer les dernières aspérités des cuirs à leur sortie des tanneries.

5. Seules les deuxième et troisième lettres ont été conservées aux Archives départementales d'Ille-et-Vilaine, Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, C 1518.

6. Jacques Necker est issu d'une famille d'origine irlandaise, spécialisée dans la banque, qui est établie de longue date à Genève. Ses origines étrangères lui interdisent d'être nommé Contrôleur général.

7. DEPORS, Henri, *Recherches sur l'état de l'industrie des cuirs pendant le XVIII^e siècle et le début du XIX^e siècle*, Le Roux, p. 66-67.

8. Les mois durant lesquels est établie l'enquête correspondent en effet à une période de réorganisation de l'inspection des manufactures créée en 1670 pour surveiller l'application du dispositif réglementaire mis en place par Colbert, MINARD, Philippe, *La Fortune du colbertisme...*, op. cit., p. 174.

L'inspecteur de Nantes paraît avoir été, tout au plus, contacté tandis que ceux de Saint-Malo et de Lorient ne paraissent pas avoir été associés au projet mais leur absence s'explique assez aisément par la répartition de cette industrie dans la province.

Une enquête spécifique à la Bretagne ?

Cette enquête paraît bien être la seule de ce type, et de cette envergure, à avoir été menée en France⁹. D'un point de vue général, la pratique de l'enquête statistique, en particulier dans le domaine des productions toilières, est commune durant le XVIII^e siècle. Elle répond, en premier lieu, à une finalité politique, à savoir le recensement des différents secteurs économiques du royaume. Les inspecteurs de manufactures, dont le corps a été organisé en 1670, voient ainsi leur mission initiale de contrôle des productions textiles évoluer de plus en plus vers un travail d'enquête, destiné à renseigner le pouvoir central. Comme l'écrit Philippe Minard, « pouvoir et savoir sont intimement liés. Le roi veut connaître le nombre de ses « peuples », et leurs facultés contributives (autrement dit, productives) : c'est à cette aune que s'évalue la puissance [...]. L'information économique est un enjeu stratégique : connaître, c'est déjà maîtriser ». L'industrie du cuir, notamment en Bretagne, échappe cependant totalement à la « véritable fièvre statistique » qui se manifeste à partir des années 1720¹⁰. De ce point de vue, l'enquête de 1778 comble indéniablement une lacune de l'information des milieux ministériels mais elle répond aussi à d'autres motivations.

Depuis 1596, la monarchie a multiplié les offices de contrôleurs fiscaux des cuirs au point de rendre presque incohérente la fiscalité pesant sur cette marchandise. Le 9 août 1759, un édit visant officiellement à la simplifier est promulgué. Il s'agit aussi, en réalité, d'un alourdissement de la taxation qui se traduit, de surcroît, par de nombreuses descentes, souvent brutales, de « visiteurs » et de « contrôleurs » ambulants dans les ateliers. Depuis cette date, une véritable fronde antifiscale agite l'ensemble des membres de la filière du cuir en France, à l'instigation de Jean Antoine Rubigny de Berteval, un tanneur parisien établi rue Censier. Cet homme des Lumières, qui agrmente ses courriers et imprimés de citations de

9. On remarque en effet qu'il n'existe pas d'enquêtes équivalentes pour les autres provinces, du moins n'ont-elles pas été conservées aux Archives nationales. On retrouve des éléments concernant la tannerie dans les « Observations faites par M. de Bacalan, Intendant du commerce dans son voyage en Picardie, Artois, Haynaut et Flandre en l'an 1768 », dans le « Rapport du Sr Goy, inspecteur des manufactures à Rouen pour l'année 1782 », dans la « Note succincte des manufactures et fabriques de la généralité de Bordeaux en 1788 » ou encore dans le « Rapport du Procès verbal de la tournée faite aux mois de juin, juillet 1789 dans la généralité de Metz par M. Alard, Inspecteur des Manufactures ». Aucun de ces documents n'atteint cependant l'ampleur et le niveau de précision des deux enquêtes bretonnes. Cf. DERRIEN, Dominique, *L'industrie et le commerce maritime du cuir en Bretagne...* *op. cit.*, p. 80.

10. MINARD, Philippe, *La Fortune du colbertisme...*, *op. cit.*, p. 171-172.

Montesquieu, déploie en effet, à partir du début des années 1770, des moyens et une énergie considérables pour gagner à sa cause l'ensemble des tanneurs du royaume. Il soutient, à cette fin, une abondante correspondance, en particulier avec les tanneurs de Nantes et de Vannes¹¹. Son activité épistolaire débordante, pour ne pas dire son activisme, lui vaut d'être présenté à Louis XVI, puis à Turgot en 1774. Elle lui attire aussi de solides inimitiés. Ses adversaires, dans les milieux dirigeants, finissent d'ailleurs par l'emporter, car il est emprisonné à la Bastille, le 16 décembre 1777, après que le directeur de la Régie des cuirs¹² eut fait pression sur Lenoir, lieutenant général de police, pour obtenir une lettre de cachet en alléguant la « cause commune¹³ ». Ces événements ne sont donc pas totalement étrangers au déclenchement de l'enquête de Necker, la date de ses lettres préliminaires correspondant à celle de l'incarcération de Rubigny de Bertheval.

La troisième explication réside dans la résonance particulière de cette contestation antifiscale en Bretagne où avant 1760, les cuirs ne sont quasiment soumis à aucune taxe. Depuis cette date, les États de la province, après chacune de leurs sessions, ne cessent d'adresser au roi, par l'intermédiaire de leurs députés à la cour, des mémoires réclamant la suppression d'un impôt créé par un édit d'août 1759, appliqué sans leur consentement et ce, en violation de l'acte d'union de 1532. Cette contestation est aussi un des multiples aspects de l'« Affaire de Bretagne » qui secoue cette assemblée, ainsi que le parlement de Rennes, de 1763 à 1774¹⁴. Jouant sur les rivalités opposant le parlement et les États de Bretagne, la monarchie parvient, le 19 novembre 1760, à faire enregistrer l'édit par les parlementaires, mais sans que les États aient donné leur aval. La contestation est entretenue par la « commission intermédiaire » qui est chargée, entre chacune des tenues, de poursuivre un véritable travail de harcèlement auprès de l'intendant, du duc d'Aiguillon, puis de ses successeurs. Elle fait écho aux revendications des tanneurs, en particulier ceux de Nantes, dont les critiques sont précoces. Dès octobre 1760, c'est-à-dire quelques semaines avant l'enregistrement effectif par le parlement de Bretagne, la corporation des tanneurs de Nantes adresse un mémoire imprimé « à nosseigneurs des États de Bretagne » pour les alerter¹⁵. Cette obstination, qui n'est pas uniquement dictée par la défense d'une des ressources économiques locales,

11. DERRIEN, Dominique, *L'industrie et le commerce maritime du cuir en Bretagne...* op. cit., p. 369-371 et 377-382.

12. Comme de nombreux impôts d'Ancien Régime, la perception de celui sur les cuirs est affermée et confiée à une « Régie générale » qui met en place des bureaux de collecte dans les principaux centres de production.

13. DEPORS, Henri, *Recherches sur l'état de l'industrie des cuirs...*, op. cit., p. 65-66.

14. Elle se manifeste par l'opposition virulente entre le parlement, dirigé par René Caradeuc de la Chalotais, et le duc d'Aiguillon, représentant de Louis XV en Bretagne. L'affaire ne connaît son dénouement qu'avec l'avènement de Louis XVI en 1774.

15. DERRIEN, Dominique, *L'industrie et le commerce maritime du cuir en Bretagne...*, op. cit., p. 369-377.

a pour conséquence, à défaut d'être couronnée de succès, d'attirer l'attention du pouvoir central sur l'importance particulière de ce secteur dans la province.

Une enquête semée d'embûches

La lourdeur de la tâche assignée par Necker aux deux inspecteurs paraît, dans un premier temps, les dérouter quelque peu. Libours ne se prive d'ailleurs pas de souligner à l'intendant Caze de la Bove l'inadaptation des critères statistiques retenus, notamment celui des quantités et des qualités préparées. Selon lui, « la multitude de fabrican[t]s, de marchandises qui la préparent [...] rendrait ce travail de longue haleine surtout s'il est répété tous les trois mois ». Concernant les lieux de commercialisation, il fait remarquer que « cette demande n'est pas plus facile à remplir ; le commerce et la vente se font partout dans la province, même dans les provinces voisines, aux foires, à l'étranger ¹⁶ ». Un long et patient travail statistique démarre alors, en dépit des réticences.

Plusieurs commentaires figurant dans les états finaux des deux inspecteurs montrent aussi tous les obstacles auxquels ils se sont heurtés, en particulier celui du secret des affaires, parfois dissimulé sous un analphabétisme feint ¹⁷, ou sous une méconnaissance, réelle ou simulée, du français en Basse-Bretagne ¹⁸. Les rivalités qui existent entre les administrations semblent aussi avoir constitué une gêne supplémentaire.

16. *Ibidem*, p. 79-81.

17. L'étude de sources « de terrain », en l'occurrence les aveux, scellés, inventaires après décès et partages, ou encore celle des signatures des cahiers de doléances et des pétitions révolutionnaires montre que presque tous les tanneurs ont une pratique, dans l'ensemble courante, de l'écrit. On imagine d'ailleurs assez mal que ces hommes qui manipulent souvent des milliers de livres, n'aient pas une connaissance minimale de l'écrit. De même, l'absence de comptabilité, même très rudimentaire, serait surprenante mais aucun document comptable de l'époque considérée n'est conservé dans les archives publiques. L'écrit, dans ce milieu professionnel, semble strictement utilitaire. Les archives émanant de tanneurs sont donc malheureusement très rares. Il faut en outre ajouter le peu de cas fait, à l'époque, des documents anciens. On peut citer, à ce propos, l'inventaire après décès d'Alain Mazé, un marchand tanneur aisé de Lampaul-Guimiliau (sa fortune s'élève à 6388 livres et 19 sols). À son issue, le notaire écrit, en février 1775, « ce fait ladite tutrice [il s'agit de Marie Abgrall sa veuve] nous à présenté une poche renfermant des papiers requérant que nous ayons à les examiner [à] quoi avons procédé. [N]ous n'avons trouvé parmi lesdits papiers aucun titres[,] gran[d]s enseignements [,] ny aucune pièce intéressantes après lequel examen nous avons remis lad[ite] poche et papiers comme chiffons et inutiles », DERRIEN, Dominique, *L'industrie et le commerce maritime du cuir en Bretagne...*, *op. cit.*, p. 32.

18. Pour les mêmes raisons que celles qui viennent d'être évoquées au sujet de l'écrit, il paraît assuré que les marchands tanneurs avaient une connaissance plus ou moins développée du français car ils traitaient avec les commissionnaires des villes portuaires qui étaient souvent originaires d'autres provinces. Plusieurs indices montrent d'ailleurs chez eux un bilinguisme plus précoce que dans le reste de la population de Basse-Bretagne. Inversement, une méconnaissance totale du breton chez les négociants urbains serait bien étonnante pour des raisons commerciales évidentes.

L'inspecteur Guilloton souligne ainsi toute la difficulté de sa tâche en écrivant, en conclusion de son rapport, au sujet des tanneurs que « tous ces gens n'écrivent point et ne savent ce qu'ils ont vendus, ni ce qui leur reste. Les seuls employés de la Régie Générale pourroient donner ces comparaisons mais ils disent en estre empêchés par leurs commettants, ils ont constamment refusé jusqu'aux noms et domicile des tanneurs ». Au terme de longues pérégrinations à travers les évêchés de leur ressort, menées en parallèle du lourd travail de contrôle des toiles, Libours puis Guilloton signent leurs états respectifs les 21 juillet et 12 août 1779, soit une vingtaine de mois après la date des instructions de Necker¹⁹. On est donc loin des objectifs initiaux assignés aux deux inspecteurs. On relève, de plus, plusieurs omissions dans la statistique de l'inspecteur de Rennes qui paraît avoir été quelque peu dépassé par l'extrême dispersion des sites de production de son ressort, malgré tout le soin qu'il a apporté à son travail. Il certifie, en effet, son état « conforme aux déclarations écrites ou verbales qui [lui] ont été faites sur les lieux », ce qui paraît signifier qu'il s'est rendu sur 46 sites différents et ce, à une époque où l'état du réseau routier breton, en dehors des axes stratégiques réaménagés par le duc d'Aiguillon, transforme en véritable expédition tout déplacement terrestre.

Des « faubourgs, des vallons » industriels et industriels

Une industrie profuse et diffuse

Quelque 893 tanneries et mégisseries, implantées dans 73 sites différents, sont recensées par les deux inspecteurs. En 1778, elles ont apprêté 653 978 cuirs de diverses espèces représentant une valeur marchande de 2 175 676 l mais ces chiffres se situent en dessous de la réalité puisque les évêchés de Saint-Brieuc, Vannes et Nantes ne sont pas intégrés dans l'étude. Ils se situent surtout bien en deçà de chiffres figurant dans d'autres sources. En comparaison et bien qu'elle soit en baisse par rapport à la fin du xvii^e siècle, la valeur des productions toilières de Bretagne étudiée par Jean Tanguy s'élève en moyenne à 13,5 millions de livres pour les années 1770-1780²⁰. La valeur des cuirs produits n'atteint donc pas celle des toiles, mais elle est loin d'être négligeable. On peut considérer en fait que, par rapport à celle des toiles, l'industrie du cuir est en Bretagne une industrie seconde, que l'on ne peut cependant considérer comme secondaire. L'examen des tableaux montre toutefois de fortes disparités dans l'importance réelle des

19. Les documents sont conservés aux Archives nationales, Arch. nat., F/ 12/ 651.

20. Cette moyenne est calculée à partir des chiffres fournis par « les bureaux de marque dont les commis nous ont laissé des chiffres très précis sur le volume et la valeur de la production [...] ». Cette moyenne qui peut paraître importante « traduit en fait une baisse par rapport à la fin du siècle précédent : toute la production est enregistrée et, surtout, la valeur de la livre a baissé de plus de moitié en un siècle », TANGUY, Jean, *Quand la toile va... L'industrie toilière bretonne du xvi^e au xviii^e siècle*, Rennes, Apogée, 1974, p. 18.

différentes fabriques, la nature des productions et leurs envergures commerciales.

Les 574 tanneries des évêchés de Rennes, Saint-Malo et Dol paraissent, à première vue, dominer très largement la production, car 468 410 cuirs sont sortis de leurs ateliers contre seulement 231 804 peaux traitées dans les tanneries léonardes, trégorroises et cornouaillaises. Ces comparaisons doivent cependant très vite être nuancées parce que la valeur de la production du premier groupe s'élève à 1 158 760 L, contre 1 016 916 L pour celle du second ; la valeur moyenne de la production de celui-ci est donc supérieure à celle de Haute Bretagne. La différence réside, en fait, dans la nature des productions et les capacités de fabrication des différents sites. Alors que les fabriques comptabilisées par l'inspecteur de Rennes sont plus spécialisées dans la transformation de petits cuirs d'ovins ou de veaux, celles décrites par l'inspecteur de Morlaix paraissent avoir des capacités de production bien supérieures car elles transforment des grandes peaux de bovins dont la valeur marchande est aussi bien plus forte²¹.

Un des intérêts majeurs de ces documents, malgré leurs lacunes, est bien évidemment de permettre de dresser une carte de l'industrie du cuir en Bretagne à la date de l'enquête. En se limitant aux territoires relevant de leur autorité, les deux inspecteurs excluent du même coup les évêchés de Saint-Brieuc, Vannes et Nantes et, de ce fait, trois sites comme Moncontour, Malestroit et Nantes où l'industrie du cuir atteint des niveaux significatifs. Cette absence de données pour ces trois évêchés peut toutefois être partiellement compensée par le recours aux registres de capitation contemporains de l'enquête ou légèrement postérieurs. Le recours à ces sources complémentaires montre que le total de 893 tanneries et mégisseries peut être porté à 1 074 fabriques, tout en sachant que ce dernier chiffre, déjà important, est encore en dessous de la réalité, car il n'intègre pas les ateliers artisanaux isolés, difficilement détectables dans les archives de cette époque²².

Une industrie majoritairement implantée dans la partie septentrionale de la province

L'examen de la carte dressée à partir de ces données montre qu'en majorité les tanneries et mégisseries de la province se situent dans sa partie septentrionale, avec des densités variables selon les endroits. Au contraire, sa partie méridionale se distingue par le faible nombre d'im-

21. À la date de l'enquête, les cuirs de moutons sont conditionnés par douzaine valant 7 L 10 S d'après le prix indiqué dans l'enquête de l'inspecteur de Morlaix, tandis qu'un seul cuir de bœuf se négocie entre 18 et 22 L. Ces chiffres sont, du reste, confirmés par de très nombreux inventaires après décès faits dans le principal site de production.

22. On les rencontre beaucoup plus fréquemment dans les archives des années 1793-1794.

plantations. Alors que la totalité des villes situées au nord d'une ligne reliant Châteaulin à Châteaubriant comporte, peu ou prou, des tanneries et des mégisseries, celles situées au sud en sont parfois totalement dépourvues. Ce sont notamment les cas de Sarzeau, Lorient, Port-Louis, Rhuys, La Roche-Bernard, Le Croisic et Guérande²³.

Par ailleurs, la répartition générale des fabriques et ateliers pourrait rappeler, dans une certaine mesure, celle de l'industrie toilière, notamment dans l'évêché de Rennes²⁴. On relève ainsi une relative coïncidence entre les fortes densités de tanneries et de mégisseries observables dans les régions de Rennes et de Vitré et les zones de production des noyales et des canevas. On pourrait aussi noter une certaine concordance entre les densités observables sur les marches du nord est et les zones toilières plus restreintes, de Fougères, d'Antrain et de Bazouges-la-Pérouse. Ce rapprochement montre cependant très vite ses limites puisque la zone de production des toiles bretonnes située au sud de Saint-Brieuc se distingue justement, en dehors du cas de Moncontour, par son faible nombre d'implantations²⁵. De même, en dehors du cas particulier de Lampaul-Guimiliau et de quelques paroisses et trèves voisines et de quelques villes, le Léon, où sont tissées les fameuses crées, ne se distingue pas non plus par des agrégats importants d'ateliers. Il apparaît, au final, une différence fondamentale entre les industries de la toile et celles du cuir. Alors que dans le premier cas il existe des terroirs clairement délimités avec des productions spécifiques, on ne relève qu'un seul cas de ce type dans la fabrication des cuirs, qui est beaucoup plus disséminée.

Les niveaux de production diffèrent par ailleurs beaucoup d'un centre à l'autre. Les inspecteurs Guilloton et Libours ne manquent pas de le souligner dans les conclusions de leurs rapports respectifs. Le premier termine son rapport en écrivant qu'en dehors de Rennes, Beignon, Fougères et Vitré, « dans toutes les autres villes, bourgs et villages compris dans cet état, il n'y a de tanneurs et de mégissiers que ce qu'il en faut pour préparer les cuirs nécessaires à la consommation de l'endroit. Ils ne vendent point ailleurs, aussi leur commerce est-il très borné. La plupart ne pourroit l'augmenter faute de fonds pour acheter des peaux; du reste ces gens cultivent la terre, font tous les commerces ruraux et négligent leurs cuirs qui sont de la plus médiocre qualité ». Mis à part Beignon, dans l'évêché de Saint-Malo, les deux centres qui paraissent les plus dynamiques sont ceux de Fougères et de Vitré. L'inspecteur Guilloton note, au sujet de Fougères, que « la tannerie de cette ville conserve encore une certaine considération ». Elle paraît cependant être en régression par rapport à la fin du XVII^e

23. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, C 4140, 4141 et 4158.

24. TANGUY, Jean, *Quand la toile va...*, *op. cit.*, p. 12.

25. Il faut souligner qu'il n'en a pas toujours été ainsi comme le montrent les travaux de Jean-Pierre Leguay sur le réseau urbain breton au XV^e siècle. Quintin compte ainsi 29 tanneries en 1434, 35 en 1459, LEGUAY, Jean-Pierre, *Un réseau urbain au Moyen Âge : les villes du duché de Bretagne aux XIV^e et XV^e siècles*, Paris, Maloine, 1984, p. 238.

et au début du XVIII^e siècle²⁶. C'est aussi le cas à Vitré où « la tannerie est en réputation dans cette ville²⁷ ».

L'inspecteur Libours dresse un bilan assez similaire dans les observations attenantes à son tableau. Il ne retient que trois sites marquants. « Des 319 tanneurs et mégissiers que cet état présente il est bon d'observer qu'à peine y en a-t-il la moitié de bons, et très peu de riches, sinon quelques-uns dans la trêve de Lambol²⁸ près Landivisiau ; presque tous les mégissiers (qu'on appelle ici blanconniers) sont en même temps bourreliers et sont très pauvres. Les seules tanneries qu'il y ait dans ces trois évêchés qui méritent de la considération sont celles de Lambol près Landivisiau, Morlaix²⁹ » et celles de Quimperlé³⁰.

Les points communs qui les unissent sont nombreux. Les sites cartographiés et cités sont anciens. Ils se sont développés au cours du XV^e siècle et sont déjà mentionnés par Jean-Pierre Leguay dans ses travaux sur le réseau urbain breton. On note toutefois un certain appauvrissement dans l'éventail des productions puisque la parcheminerie a disparu alors qu'elle jouissait, semble-t-il, d'une grande réputation, qui allait au-delà des limites

26. Les données statistiques concernant la ville sont curieusement absentes de son rapport. Le registre de capitation de 1778 de Fougères mentionne 11 tanneurs établis dans le faubourg du Marchix. Leur situation paraît s'être dégradée depuis la fin du siècle précédent. En 1695, l'intendant Béchameil de Nointel estimait, en effet, que « la ville de Fougères est considérable par la juridiction royale qui y est établi n'ayant d'ailleurs aucun commerce si ce n'est celui des cuirs qui s'apprestent et se distribuent dans la province », Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, C 4045 et Arch. dép. de Loire Atlantique, C 130.

27. Les 27 tanneries et 4 mégisseries de la ville emploient, en 1778, 98 ouvriers tanneurs permanents et 5 ouvriers mégissiers. Leur production annuelle est de 480 cuirs de bœufs, 6000 de vaches, 96000 de veaux, 120 de chevaux et 6 à 800 peaux de moutons. Leur valeur annuelle globale est de 343000 livres si l'on utilise les cours indiqués par le rapport de Libours à Morlaix. Avant de rejoindre les ports de Nantes et de Morlaix, les cuirs sont négociés dans les foires de Vitré, Rennes, Nantes et Dol. Notons que le nombre de fabricants de cette ville diverge de manière assez importante selon les sources. Le registre de capitation de la ville pour cette même année fait état de 40 tanneurs et 8 « blanconniers », Arch. nat. F/ 12/ 651 et Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, C 4045.

28. L'orthographe ici utilisée pour désigner Lampaul-Guimiliau est l'orthographe bretonne qui fut utilisée jusqu'à l'extrême fin du XIX^e siècle. L'appellation de « Lambol », qui est une contraction de celle de « Lambaol », également utilisée, est souvent complétée de « Bodénès » jusqu'au XVIII^e siècle.

29. On compte à Morlaix en 1778 16 tanneries employant 30 ouvriers permanents. Ces structures, qui ne sont modestes qu'en apparence, apprêtent 5040 cuirs de vaches, 27614 de veaux, 230 de chevaux, 10460 peaux de moutons et 36 de chèvres. La valeur de leur production se monte à 176857 L et 5 S. Elle est à rapprocher des 184000 L dégagées par les tanneries rennaises.

30. Quimperlé occupe une place à part dans le secteur de la tannerie en Bretagne aux XVIII^e et XIX^e siècles. C'est en effet dans cette ville qu'est menée une des premières tentatives de fabrique concentrée, répondant à tous les critères de la manufacture colbertiste. En 1778 les 14 tanneries quimperloises, dont la « manufacture », emploient seulement 18 ouvriers permanents. 1260 cuirs de bœufs, 1367 cuirs de vaches, 5671 cuirs de veaux, 1280 peaux de moutons et 571 cuirs de chevaux sortent des ateliers cette année-là. La valeur estimée de cette production est de 100560 L.

de la Bretagne³¹. Les parcheminiers de Vannes, Ploërmel, Rennes et surtout Lamballe paraissent s'être reconvertis dans la mégisserie aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles. Seuls subsistent quelques noms de lieux à la date de l'enquête, voire plus tard. C'est encore le cas à Rennes où existe une rue de la Parcheminerie. Bien des traits anciens demeurent toutefois. En premier lieu, la localisation des ateliers est inchangée depuis l'époque médiévale. Cette industrie polluante, malodorante³², est reléguée, sans doute par contrainte mais surtout par nécessité, dans des sites *extra muros*, proches des cours d'eau, qui ont parfois été intégrés à l'intérieur des limites des villes après leur extension aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles. Comme au Moyen Âge et au début de l'époque moderne, les tanneurs de Dinan se concentrent ainsi dans la rue du Petit Fort et dans celle du Jerzual qui débouche directement sur la Rance, la quasi-totalité de ceux de Fougères sont implantés dans le quartier du Marchix tandis que ceux de Malestroît sont, pour la plupart, dans les faubourgs de Saint-Julien et de la Magdelaine³³. Cette localisation à la périphérie immédiate des villes, que l'on pourrait qualifier de première « ceinture industrielle », est également observable à Nantes où les tanneurs et mégissiers sont localisés au Bourgneuf, sur un coude de l'Erdre, dans la paroisse de Saint-Similien. Seules Fougères et Carhaix font figure d'exception. Dans la première ville, les 48 tanneurs sont disséminés dans plusieurs rues tandis que dans la seconde tous travaillent autour de la place au Charbon, proche du centre de la ville. On remarque par ailleurs, au travers des rôles de capitation qui constituent un appréciable complément à l'enquête de 1778, d'importants écarts d'imposition entre une majorité de tanneurs qui ne s'acquittent que de quelques livres et une minorité de « marchands tanneurs » aisés, qui se limite parfois à un seul homme et dont on peut penser qu'elle contrôle le marché du cuir des lieux. L'aspect le plus frappant demeure la faiblesse des jurandes du cuir. À l'exception de Nantes, de Rennes et dans une moindre mesure de Morlaix, il n'existe plus à cette époque de structures pouvant jouer un rôle significatif dans le maintien de puissants monopoles, alors que c'est encore le cas ailleurs³⁴.

Il faut enfin signaler à Nantes et à Quimper l'existence de deux manufactures privilégiées répondant aux critères de la réglementation royale en

31. La parcheminerie bretonne « connaît son heure de gloire dans le duché, au ^{xv}^e siècle [...] Cette industrie est très éparpillée avec cependant quelques centres particulièrement actifs : Ploërmel, Vannes, Rennes et Lamballe [...] Leurs produits sont appréciés sur les marchés et aux foires de Chartres, de Paris et de Saint-Denis ». Sa renommée est telle que Rabelais écrit dans *Pantagruel*, en 1533, « que les papes écrivaient leurs décrets sur beau et grand parchemin de Lamballe », LEGUAY, Jean-Pierre, *Un réseau urbain au Moyen Âge...*, op. cit., p. 238. *Pantagruel*, livre IV, chapitre 52. Extrait cité par QUERNET, M. dans « Notions historiques et archéologiques sur la ville de Lamballe », *Bulletin de la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord*, tome XXIX, 1886, p. 64.

32. La question reste encore cependant à trancher. Les perceptions olfactives de cette époque ne sont pas nécessairement celles des siècles suivants...

33. Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine, C 4093 et 4140.

34. DERRIEN, Dominique, *L'industrie et le commerce maritime du cuir en Bretagne...*, op. cit., p. 292-293.

matière d'industrie du cuir. Il s'agit des manufactures fondées par les Suisses Seyler et Berseth à Nantes en 1752, dans le faubourg de l'Hermitage et par Jacques-Ulric Engler, également suisse, à Quimperlé en 1754. Cette dernière a aussi pour particularité d'employer des ouvriers originaires de Westphalie et de Saxe. Mais, comme leurs homologues de Pont-Audemer en Normandie, de Givet dans les Ardennes, de Dax et de Lectoure dans le Sud-Ouest, ces créations se soldent par de rapides difficultés. La manufacture Seyler-Berseth est reprise dès 1757 par les sieurs Bettinger et Gette, chefs d'ateliers, tandis que celle de Quimperlé connaît, elle aussi, les pires vicissitudes. Son fondateur se retrouve même en prison pour dettes impayées en 1766 avant que Jean-Vincent Billette de Villeroche, un ancien subrécargue de la Compagnie des Indes, ne la reprenne en main avec succès³⁵.

Deux campagnes industrielles

Une des grandes spécificités de la Bretagne en matière d'industrie du cuir soulignée par l'enquête réside dans l'existence de « villages industriels³⁶ » se consacrant à la tannerie. Avec respectivement 146 et 125 ateliers, l'ensemble de paroisses et trèves dominé par Lampaul-Guimiliau, dans l'évêché de Léon, et la petite localité de Beignon, dans celui de Saint-Malo, font figure de sites hors normes, non seulement à l'échelle de la province, mais aussi de la France, en l'état actuel des recherches. En 1778, les 125 tanneries de Beignon, spécialisées dans la production de cuirs de bœufs, c'est-à-dire dans celle qui requiert les investissements les plus importants, et dont les manipulations sont les plus difficiles, produisent 4500 pièces valant 140 000 L. Les 146 tanneries recensées par l'inspecteur Libours situées à « Landivisiau, Lambol, Guimiliau, Guiclan, Plouvorn, Locmélard et Logéguiner³⁷ » ont, quant à elles, tanné 27 291 cuirs de diverses espèces, avec, là encore, une prédilection très marquée pour les cuirs de bovins et plus particulièrement de bœufs³⁸. Leur valeur est chiffrée à 554 138 L ce qui représente le quart de la valeur de la production des 893 tanneries recensées. Le degré de spécialisation de ces deux contrées est encore renforcé par la mise en parallèle de ces chiffres avec les estimations de leur popula-

35. *Ibidem*, p. 347-366.

36. Ce sont des « villages industriels » selon la définition proposée par Paul Delsalle, dans la mesure où ce sont « [des] localités dans [lesquelles] beaucoup d'habitants se livrent à une fabrication en série ou à une production importante, en somme [des] villages dans [lesquels] le nombre de gens exerçant la même profession est anormalement élevée ». DELSALLE, Paul, *La France industrielle aux XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècles*, Paris, Ophrys, collection synthèse Σ histoire, 1993, p. 96.

37. La tannerie ne joue qu'un rôle secondaire dans la première et les quatre dernières localités au XVIII^e siècle. Si l'on se fonde sur les 227 inventaires après décès de marchands-tanneurs, tanneurs et marchands de tan établis entre 1697 et 1790, 129 proviennent de Lampaul-Guimiliau, 74 de Loc-Mélard, 12 de Landivisiau, 7 de Loc-Eguiner-Ploudiry et seulement 4 de Guimiliau, DERRIEN, Dominique, *L'industrie et le commerce maritime du cuir en Bretagne...*, op. cit., p. 96-110.

38. Elles produisent très exactement 14851 cuirs de bœufs, 8303 de vaches et 3144 de veaux, 165 de chevaux et seulement 23 de moutons.

tion effectuées quelques années plus tard. Dans la paroisse de Beignon, les habitants des lieux estiment, le 5 avril 1789, au moment de la rédaction de leur cahier de doléances, que « [leur] paroisse est beaucoup petite. Il n'y a pas plus de 1 000 à 1 200 communian[t]s ». Dans le second ensemble, la population de la trêve de Lampaul-Guimiliau est estimée, en 1792, à 1 998 habitants. Il s'agit aussi de centres de production anciens. Cette ancienneté est assurée dans le second cas. En effet, en 1497, le « Révérend père en Dieu Anthonn, par la grâce de Dieu évêque de Léon » et le « noble et puissant Alein de Tournemine, seigneur de Coëtmeur et de Kermelin » signent un accord prévoyant la « compensation d'une rente de 12 sols que le s[ei]gneur évêque prétendoit lui être due sur le moulin à tan dud[it] Sr de Coëtmeur, situé à Lampaul Bodénez, nommée rente Pen Laz ». La présence de ce moulin à tan est un des premiers signes tangibles de tannerie puisqu'il s'agit d'un équipement destiné au broyage des écorces de chêne. Le tan produit a pour propriété de rendre les peaux imputrescibles et de les transformer ainsi en cuir. Quelques années plus tard, en 1540, et à quelques centaines de mètres de là, un aveu des possessions de Jeanne Gouriou, « dame de Lézarazien », « tutrice de Tanguy Le Sénéchal, seigneur de Lézarazien » indique aussi « audict Lanbaoul » « une maison [à] tannerie pour abiller les cuirs ». De nombreuses empreintes toponymiques confirment d'ailleurs cet ancrage ancien³⁹. On ne peut malheureusement remonter très loin dans le temps dans le cas de Beignon, puisque les archives concernant cette localité sont nettement moins fournies pour de multiples raisons⁴⁰, mais il y a tout lieu

39. Tout au long des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, des aveux et des inventaires après décès puis le premier cadastre de la commune, établi en 1829, signalent de nombreuses traces toponymiques se rapportant à cette industrie. Elles apparaissent sous les formes de « prat », « parc » ou « goarem », « an ty pallem » (le pré, le champ ou la garenne de la maison à tannerie). On les retrouve aussi sous la forme de « parc ar quivigerezh », le champ des tanneries. Il s'agit de mots très anciens. Dès le XVI^e siècle, certaines d'entre elles ne correspondent déjà plus à aucune réalité matérielle. Selon le *Dictionnaire étymologique du breton* d'Albert Deshayes, le mot pallem « est un emprunt à l'ancien français, antérieur à la fin du XII^e siècle, où l'on relève la forme pelain, bain de chaux vive, issu du latin populaire pilamen, qui fait peler la peau. De ce mot, procède aussi l'italien pelame et l'espagnol pelamen ». Le mot « Quivij », que l'on peut aussi orthographier « kivij », est issu du vieux breton cifaeth, décoction, confection, conserve, sauce, salade, tan. Ces mots sont issus du latin confectio [...] [Ce mot] correspond au gallois cyffeithig, confectionner, DERRIEN, Dominique, *L'industrie et le commerce maritime du cuir en Bretagne...*, op. cit., p. 90-96 et 169-170; DESHAYES, Albert, *Dictionnaire étymologique du breton*, Douarnenez, Chasse-Marée/Ar Men, 2003, p. 355, 394 et 554.

40. Les archives concernant ce site sont malheureusement assez rares, en comparaison de celles de Lampaul-Guimiliau. Cette rareté tient à la position excentrée de cette paroisse dans l'évêché de Saint-Malo et à son rattachement au département du Morbihan en 1790. Peu de documents sont conservés aux Archives départementales d'Ille-et-Vilaine. Ceux qui sont postérieurs à cette date se trouvent, pour leur part, aux Archives départementales du Morbihan mais ils ne se distinguent pas, non plus, par leur volume. Il faut dire que la période révolutionnaire est particulièrement sombre pour cette localité et son industrie qui disparaît presque totalement après 1794. Les ravages causés par l'insurrection chouanne et la répression des troupes républicaines n'y sont pas étrangers. C'est d'ailleurs cette année-là que son église est dévastée.

de penser que cette ancienneté remonte, elle aussi, à plusieurs siècles. La question des origines de ces deux sites se pose bien évidemment mais aucun document, en l'état actuel des recherches, ne permet d'y répondre de manière satisfaisante. Il faut exclure d'emblée tout déterminisme géographique car on n'y relève la présence d'aucune ressource locale décisive⁴¹. La présence de privilèges locaux, non conservés, est plausible. On peut aussi y voir la trace d'un transfert, probablement au xv^e siècle, de la production de cuir des villes vers ces endroits où les contraintes de voisinage étaient moins fortes... Cependant, faute de sources, les hypothèses se transforment très vite en conjectures.

Ces deux villages apparaissent, en tout cas, comme étant hautement spécialisés aux yeux de leurs contemporains. En 1715, lors d'une enquête de réformation de la capitation, le sieur Lohier, sénéchal de Plélan, écrit qu'à Beignon, « presque tous les habitants font la profession de tanneurs de cuirs et sy fait un commerce considérable qui vat à près de 200 000 liv. par chacun an ainsy qu'ils mont dit eux même ». Cette spécialisation de Lampaul-Guimiliau apparaît aussi en 1732 dans le dictionnaire français-breton de Grégoire de Rostrenen. L'auteur désigne les lieux sous l'appellation de « Lambaul ar guivigérien », c'est-à-dire le « *Lampaul des tanneurs* »⁴² afin de distinguer cette localité des paroisses et trèves homonymes⁴³. L'enquête de 1778 ne fait qu'étayer ces observations car l'inspecteur Guilloton précise qu'« il n'y a jamais eu ni plus ni moins de tanneurs dans cette paroisse, et ils n'ont jamais plus de cuirs qu'ils ne font actuellement et il paroist que depuis long tems leur débit et leur faculté n'augmentent ni ne diminuent » mais cette dernière appréciation est fortement à nuancer. La baisse de chiffre d'affaire paraît, en réalité, assez sévère depuis le début du siècle.

Il semble cependant qu'il existe deux différences fondamentales entre ces deux sites. La tannerie apparaît, à Beignon, comme un complément de l'agriculture, alors que ce serait plutôt l'inverse dans le cas de Lampaul-Guimiliau comme le soulignent plusieurs indices. Ces 125 fabriques n'utilisent, selon une statistique plus tardive, que 293 fosses, soit une moyenne d'un peu plus de deux fosses par atelier⁴⁴. À Lampaul-Guimiliau, les capacités de produc-

41 On peut tout au plus invoquer dans le cas de Beignon, la proximité des fameuses forges de Paimpont qui sont de grandes consommatrices de bois et donc de grandes productrices d'écorces de chêne, DERRIEN, Dominique, *L'industrie et le commerce maritime du cuir en Bretagne...*, op. cit., p. 126-127.

42 LE MENN, Gwennaëlle, « Coutumes et croyances populaires dans les trois dictionnaires bretons du début du xviii^e siècle », *Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne*, tome LX, 1983, p. 75.

43. Ces paroisses et trèves homonymes sont Lamballe (dont le nom breton est aussi Lambaol), les paroisses et trèves de Lampaul de l'île d'Ouessant, de Plouarzel dans le Léon. Ces homonymies s'expliquent par les pérégrinations de Paul Aurélien et de ses disciples au début du v^e siècle, TANGUY, B., « L'itinéraire de saint Paul Aurélien en Léon » dans *Sur les pas de Paul Aurélien*, actes du Colloque international de Saint-Pol-de-Léon, 7-8 juin 1991, Brest, et Société archéologique du Finistère, 1997, p. 79-91 ; IRIEN, J. « Le culte de saint Paul Aurélien et de ses disciples » dans *Sur les pas de Paul Aurélien*, op. cit., p. 93-102.

44. Il s'agit d'une enquête réalisée en l'an II (1793-1794).

tion se situent dans la plupart des cas entre 10 et 20 fosses. Elles montent même jusqu'à 56 fosses et 6 cuves dans le cas de la tannerie de Jean Abgrall, d'après un inventaire de bornement de communauté de 1779⁴⁵. On peut donc considérer que c'est à juste titre que les représentants des tanneurs des lieux écrivent lors de la séance de rédaction du cahier de doléances de la paroisse de Guimiliau dont ils dépendent, le 29 mars 1789, que « la tannerie de Lampaul, [est] une des plus considérables de la province⁴⁶ ».

Quelques tentatives d'explication de cette profusion

Le poids des hommes, des troupeaux et des grands rassemblements commerciaux

La démographie de la Bretagne à la date de l'enquête est un premier élément des densités et des déséquilibres que l'on observe dans la carte des tanneries et mégisseries recensées. Avec 2,3 millions d'habitants dans les années 1770, la Bretagne demeure un territoire fortement peuplé mais avec de grandes disparités dans les densités de peuplement entre sa partie septentrionale et sa partie méridionale. La mise en parallèle de la carte des tanneries et mégisseries en 1778 avec celle de la densité de population d'après le dictionnaire d'Ogée de 1770, reprise par Claude Nières dans son ouvrage consacré aux villes de Bretagne au XVIII^e siècle⁴⁷, souligne que les principales concentrations d'ateliers correspondent très précisément aux grands foyers de peuplement bretons que sont le Léon, le Trégor et le bassin de Rennes. À l'inverse, la présence bien moindre de l'industrie du cuir dans la partie méridionale de la Bretagne correspond aussi à une densité humaine nettement moins importante. À l'image de ce que l'on constate au sujet des principales régions productrices de cuir en France aux XVIII^e et XIX^e siècles, le nombre important d'ateliers s'explique avant tout par l'abondance des hommes, de leur consommation de viande et des nombreux abattages qu'elle induit. Ainsi, la présence plus ou moins importante de fabriques dans les centres urbains bretons coïncide avec celle des boucheries dont elles valorisent les sous-produits. Les tanneries et la mégisserie de Rennes en sont l'illustration puisque quasiment tous les tanneurs et mégissiers de la ville habitent et travaillent dans les « cabanes servant à tannerie », ou dans de sombres masures de la rue de la Parcheminerie qui jouxte la rue du Champ Dolent, spécialisée, quant à elle, dans la boucherie⁴⁸. Les tanneurs de la région de Morlaix

45. Cette tannerie importante met en œuvre 994 cuirs valant 16050 livres. Jean Abgrall doit s'acquitter, à ce titre, de 103 L de capitation, en y incluant les 13 L 10 S pour l'emploi de cinq hommes et d'une servante, DERRIEN, Dominique, *L'industrie et le commerce maritime du cuir en Bretagne...*, op. cit., p. 436-437.

46. ROUDAUT, Fañch, (publiés et annotés par), *Les cahiers de doléances de la sénéchaussée de Lesneven*, Brest, Centre de Recherche Bretonne et Celtique, Faculté des Lettres et des Sciences Sociales de Brest, 1990, p. 55.

47. NIÈRES, Claude, *Les Villes de Bretagne au XVIII^e siècle*, Rennes, PUR, 2004, p. 28.

48. Arch. mun. de Rennes, CC 763.

bénéficient, de surcroît, des abattages destinés aux troupes et aux équipages de l'escadre de Brest. Les *Observations sur le commerce de la ville et des environs de Morlaix* rédigées en 1789 par Pierre Riou, un négociant, fournissent à ce sujet d'utiles mentions. Ce fascicule imprimé signale que la ville « par sa situation, forme le centre des marchés où se font les approvisionnements de bétail pour le port de Brest ». Il y mentionne aussi « l'usage qui s'y perpétue d'y abattre annuellement 60 000 veaux dans son arrondissement⁴⁹ ».

L'importance de l'élevage dans la Bretagne d'Ancien Régime constitue évidemment une explication supplémentaire du développement de l'industrie du cuir, mais elle est toutefois à nuancer car elle demeure trop générale. Les zones d'élevage important ne correspondent pas nécessairement aux zones de fortes densités de tanneries du fait des migrations de troupeaux suggérées, dès 1695, par le rapport de Béchameil de Nointel. La proximité des foires et leur rayonnement commercial sont un facteur d'explication plus convaincant. Les fabriques en sont tributaires à la fois pour leurs approvisionnements en peaux brutes, en sel, en chaux et en tan et pour la commercialisation des produits finis. Henri Depors souligne d'ailleurs, à ce sujet, « la coïncidence fréquente des localités de tanneries avec des lieux de foire⁵⁰ ». La provenance exacte des 653 978 cuirs qui sont signalés dans l'enquête de 1778, est difficile à établir de manière catégorique. Les « cuirs verts⁵¹ », c'est-à-dire non tannés, sont une marchandise commune dont on ne peut déterminer avec certitude les origines, faute de documents. Dans la plupart des 574 tanneries repérées par l'inspecteur Guilloton, du fait de leur dimension avant tout artisanale, les peaux sont d'origine locale. Par contre, dans le cas des principaux centres de production urbains comme Fougères, Rennes, Morlaix, Landerneau et surtout dans les cas de Beignon ou de Lampaul-Guimiliau, les provenances sont plus lointaines. La région de Lampaul-Guimiliau est, à cet égard, bien pourvue durant l'Ancien Régime. Aux sept grandes foires de Landivisiau et à son marché hebdomadaire, une enquête de 1715 montre qu'il faut ajouter, dans un rayon de trente-cinq kilomètres, pas moins de six marchés heb-

49. Arch. dép. du Finistère, 10 L 228. *Observations sur le commerce de la ville et des environs de Morlaix*, p. 10.

50. L'auteur cite, à ce propos, les exemples des départements de l'Hérault, du Calvados et du Morbihan. « Dans le département de l'Hérault : onze localités sur quinze ; dans le département du Calvados : douze sur vingt-quatre ; dans celui du Morbihan : sept sur dix sont des lieux de foire », DEPORS, Henri, *Recherches sur l'état de l'industrie des cuirs...*, op. cit., p. 87.

51. L'édition de 1756 du dictionnaire de Savary des Bruslons donne des « cuirs verts » la définition suivante : « le cuir verd, qu'on nomme aussi « cuir crud » ou cuir frais est un cuir qui n'a reçu aucune préparation, étant encore tel qu'il a été levé par le boucher de dessus le corps de l'animal », SAVARY DES BRUSLONS, *Dictionnaire portatif de commerce contenant la connoissance des Marchandises de tous les païs ; ou les principaux et nouveaux Articles concernant le commerce, l'Oeconomie rurales, les Finances, les Arts, les Manufactures, les Fabriques, la Minéralogie, les Drogues, les Plantes, les Pierres précieuses*, Copenhague, C. et A. Philibert, 1756, tome 2, p. 602.

domadaires⁵², trente-neuf foires annuelles⁵³ à rayonnement plus ou moins régional et huit autres grands rassemblements d'envergure interprovinciale, à Lanhouarneau, au Folgoët et surtout à la Martyre et à Morlaix⁵⁴. Le même constat s'applique pour les tanneurs de Beignon qui bénéficient de la proximité de Plélan. Selon Guilloton, « ils vendent aux marchés de Plélan à une lieue de Beignon à des marchands de toutes les parties de la province qui portent ces cuirs chez eux pour les revendre⁵⁵ ».

Cette importance de la démographie, de l'élevage et cette profusion de foires et marchés constituent donc un premier faisceau d'explications. Certains privilèges de la Bretagne jouent aussi un rôle déterminant car ils rendent les cuirs bretons particulièrement compétitifs sur les marchés régionaux, nationaux et internationaux.

Le poids des privilèges

La faiblesse de la fiscalité générale pesant sur la Bretagne et de celle, plus spécifique, sur les cuirs, jusqu'en 1760, jouent un rôle déterminant dans le développement de l'industrie du cuir. Les tanneurs bretons bénéficient, en premier lieu, d'un atout décisif, celui de l'absence de gabelle car la province est une région productrice. La conservation des « cuirs verts » nécessite de grandes quantités de sel. Le laps de temps entre leur sortie des abattoirs et leur arrivée dans les tanneries peut durer plusieurs semaines, voire plusieurs mois... Les boucheries et les tanneries consomment, de ce fait, des quantités considérables de sel de Guérande et du Croisic pour la conservation des dizaines de milliers de peaux apprêtées chaque année. Dans *l'Art du tanneur* publié en 1764, Jérôme de La Lande

52. On relève la présence d'un marché à Lesneven tous les lundis, à Saint-Pol-de-Léon et à Landerneau tous les mardis, à Morlaix et à Landivisiau tous les mercredis et à nouveau à Morlaix tous les samedis.

53. Morlaix bénéficie de quatre grandes foires, Penzé d'une, Saint-Pol-de-Léon d'une, Kersaint-Gilly en Guiclan de douze, « Commanan » [Communa] de douze, Ploudiry de deux, Landerneau de trois, Lanhouaneau de deux, Lesneven de deux et Plouescat également de deux.

54. Il s'agit des deux foires d'un jour qui se tiennent à Lanhouarneau les 26 avril et 11 juin. Plus importantes sont les foires du Folgoët et de La Martyre. La « foire du Folgoët » [Folgoët aussi appelée Folgoat], près de Lesneven, « commence le 30 août, [et] dure huit jours » et « il y vient quelques marchands forains ». « Tout ce qui se vend dans cette foire peut aller à environ 15 000 livres ». Elle n'égale cependant pas celle de « la [M]artire[qui] commence le second dimanche de juillet et [également] dure huit jours », mais dont l'éventail de produits est beaucoup plus large, DERRIEN, Dominique, *L'industrie et le commerce maritime du cuir en Bretagne...*, op. cit., p. 436-437, 115-123.

55. Une pétition consécutive à un arrêté du département d'Ille du 2 ventôse an VII (21 décembre 1799) supprimant les « deux foires qui se tenaient au lieu du Château entre le bourg et le gué de Plélan les 19 mai et 20 décembre » rappelle qu'elle étaient « si avantageusement placées » et qu'elles « étaient aussi connues dans toute la ci-devant Bretagne que l'on trouvait des citoyens et marchands de presque toutes les villes et les communes qui les formaient, surtout beaucoup de celle de Rennes ; il s'y faisait un commerce considérable de denrées, de grains, de bestiaux, de draps, de cuirs, de fils, de toiles », Arch. dép. d'Ille-et-Villaine, 8 M 76.

estime qu'il faut 3,5 livres ou 4 livres de sel par « cuir vert », voire plus lorsque l'opération a lieu en hiver. Cet auteur note qu'« en hyver, on est obligé d'employer quelques fois jusqu'à 8 ou 10 livres de sel par cuir, parce que les peaux ne sèchent que difficilement et que le danger de la putréfaction dure alors plus long-temps⁵⁶ ». Quasiment à elle seule, cette franchise explique pourquoi la Bretagne figure parmi les provinces dans lesquelles cette industrie atteint un niveau de développement élevé. En dehors de la Bretagne, on rencontre ainsi beaucoup de tanneries, à la fin de l'Ancien Régime, dans les « Pays exempts⁵⁷ » des provinces du nord du royaume (Flandre, Artois, Hainaut, Boulonnais) et du Sud-Ouest (Béarn, Navarre), dans les « Pays de salines⁵⁸ » de l'est (Lorraine, Alsace), dans les « Pays de quart bouillon⁵⁹ » qui se limitent à la Basse Normandie, et dans les territoires bénéficiant de statuts spéciaux comme ceux assujettis à la gabelle de l'élection de Rethel⁶⁰.

L'autre atout décisif est l'absence quasi totale de fiscalité sur les cuirs jusqu'en 1760. En effet, jusqu'à cette date, aucun impôt ne pèse sur les cuirs dans la province. Seules de modiques « traites foraines », aussi appelées « droits d'entrée et de sortie », sont perçues par des bureaux organisés dans les ports par un édit d'Henri III de 1553. Cette franchise totale est jalousement défendue par les États de Bretagne, en vertu de l'acte d'union de la province à la France de 1532 qui prévoit qu'aucun nouvel impôt ne peut être institué dans la province sans leur consentement. Une première tentative d'alignement de la fiscalité sur les cuirs sur le restant du royaume est repoussée lors de leur session de 1606 à Ploërmel, au terme d'un combat entamé depuis 1604. Le point de départ de cette procédure jalonnée de nombreux rebondissements est un édit d'Henri IV de janvier 1596, enregistré au parlement de Paris le 21 mai 1597. Il prévoit « le rétablissement et hérédité des offices de Contrôleurs, Visiteurs, Marqueurs, Gardes des Halles, et Marteaux de cuirs, erigez en chacune Ville, Bourg, Bourgade, et

56. LALANDE, Jean de, *Description des Arts et des métiers*, tome XVI, *L'art du tanneur*, Paris, Imprimerie H. L. Guérin et L. F. Delatour, 1764.

57. « Le commerce du sel y était libre et le prix du sel bas », BÉLY, Lucien, *Dictionnaire de l'Ancien Régime*, op. cit., p. 581.

58. Ces territoires sont « alimentés par le sel gemme de Franche-Comté et de Lorraine. Le prix du sel est un peu plus élevé que dans les pays rédimés, mais inférieur à ceux de petite gabelle ». Dans le cas des « pays rédimés » (Poitou, Saintonge, Aunis, Armagnac, Guyenne, Angoumois, Limousin, Périgord, Agenais, Marches et Basse-Auvergne), « l'impôt a été racheté après une révolte en 1548. Le sel y est bon marché ». En « pays de petite gabelle » (Languedoc, Lyonnais, Beaujolais, Rouergue, Dauphiné), « le prix du sel est bas, en raison d'une demande en général inférieure à la production, la consommation y est libre », CABOURDIN, Guy, VIARD, Georges, *Lexique historique de la France d'Ancien Régime*, Paris, Colin, 1978, p. 154.

59. « Le « quart bouillon » est un tarif préférentiel accordé à certains pays normands (Avranches, Coutances, Bayeux et Pont-l'Évêque), où l'on produit du sel en faisant bouillir du sable imprégné d'eau de mer ; ces sauneries remettent gratis, dans les greniers du Roi, un quart de leur production », BÉLY, Lucien, *Dictionnaire de l'Ancien Régime*, op. cit., p. 581.

60. Ce territoire bénéficie d'une quasi-exemption de la gabelle, CABOURDIN, Guy, VIARD, Georges, *Lexique...*, op. cit., p. 154.

lieu de ce Royaume, où se fait apport, vente et appareil d'iceux ». Le résumé du procès-verbal des délibérations éclaire, au passage, les motivations qui sont à l'origine de l'édit. Celles-ci sont bien éloignées des grands desseins centralisateurs ! Le rapporteur note le 20 février 1606, au terme de l'affaire, qu'« il en a coûté 18 000 livres [aux États] qu'ils ont donné à un colonel suisse en faveur duquel avoit été faite la création des marqueurs et contrôleurs de cuir. Le Roy les déclare quit[t]es et se charge d'indemniser les autres particuliers qui pourroient être intéressés à la suppression desdits offices ». Suit un siècle et demi de prudente abstention de la part du roi.

La soumission de la Bretagne au régime fiscal commun n'intervient, partiellement, qu'en 1760, à une époque où le gouvernement connaît une aggravation de sa situation financière du fait de la guerre de Sept Ans (1756-1763). L'édit du 9 août 1759 supprime tous les offices sur les cuirs, pléthoriques, pour leur substituer un droit unique perçu au moyen de marques apposées sur les « cuirs verts », à la sortie des boucheries, puis lors de leur mise en fosse et dans leur retrait⁶¹. Il interdit, en outre, les exportations de cuirs verts. Le 24 septembre, un arrêt du Conseil commet « Étienne Somsoye pour faire régie, recette et exploitation des droits établis sur les cuirs par l'édit d'août⁶² ». La province bénéficie cependant d'un traitement de faveur jusqu'en 1772, avec un tarif réduit. Les conséquences de ce nouvel impôt qui ne cesse de s'alourdir à partir de sa mise en œuvre sont très contrastées selon les endroits en Bretagne. Comme dans le restant de la France, ses effets sont dévastateurs à Rennes et à Nantes. Selon l'enquête de 1778, à Rennes, « le commerce de la tannerie étoit jadis plus florissant dans cette ville où il a dégénéré depuis 1759. Les maîtres les plus riches ont changé d'état ; parmi ceux qui existent les uns travaillent encore mais ils sont dégoûtés ; les autres ont été ruinés, quelques uns s'occupent chez leurs confrères en qualité de compagnons, d'autres, surtout les veuves, sont tombés dans la misère⁶³ », ce que confirme le rôle de capitation de la ville de cette même

61. DERRIEN, Dominique, *L'industrie et le commerce maritime du cuir en Bretagne...*, op. cit., p. 367-369.

62. « En 1774, sont joints à la régie du Droit unique sur les cuirs et peaux : celle des droits d'inspecteur aux boucheries, du droit de contrôle et marque d'or et d'argent, du droit de marque sur les fers, des droits sur les suifs et sur l'amidon. En 1777, aux articles précédents s'ajoutèrent : la régie des droits anciennement établis pour le paiement du don gratuit, celle des octrois municipaux, celle des droits des offices supprimés par l'édit d'avril 1768 », DEPORS, Henri, *Recherches sur l'état de l'industrie des cuirs...*, op. cit., p. 51.

63. Selon l'enquête, confirmée par les registres de capitation, les 39 tanneries et 24 mégisseries n'emploient à temps complet que 10 ouvriers tanneurs et 28 ouvriers mégisseries. Seulement 300 cuirs de bœufs, 2 000 de vaches et 14 000 de veaux sont préparés dans les tanneries de la ville. Les mégisseries paraissent, en revanche, plus actives. Elles transforment 86 000 peaux de moutons, 10 000 d'agneaux et 7 000 de chèvres. Ces fabrications ne procurent qu'un revenu relativement modeste. La valeur totale des productions rennaises ne s'élève qu'à 184 000 livres, ce qui est fort peu au regard d'autres centres et surtout au regard d'une population estimée à 42 600 habitants. Rennes est, à la date de l'enquête, la seconde ville de la province derrière Nantes. Elle connaît une croissance spectaculaire au XVIII^e siècle après le grand incendie de 1720, Arch. nat., F/12/651 ; NIÈRES, Claude, *Les Villes de Bretagne...*, op. cit., p. 557.

année⁶⁴. Le bilan est similaire à Nantes où, à défaut de faire parvenir une enquête aussi détaillée que celles de ses confrères, l'inspecteur des manufactures des lieux, adresse un état comparatif des tanneries existant en 1759 et de celles subsistant encore. Il y apparaît que le nombre de fabriques est passé de 37 à 23. Trois grandes tanneries de Saint-André, paroisse de Saint Clément, sont ainsi « dévastées entièrement. Elles sont aujourd'hui en jardin ». Il est plus nuancé à Fougères où « le nombre des tanneurs a beaucoup diminué depuis 1759, mais ceux qui ont continué sont fort aisés ». Les tanneries des autres principaux centres semblent moins affectées par l'apparition de ce nouvel impôt. Ce sont en effet les rares, voire les seules, à exporter la majeure partie de leur production. Or l'édit d'août 1759 prévoit justement des restitutions en cas d'exportation, même si celles-ci diminuent après 1772. De plus, des dépôts de cuirs verts sont mis en place dans certaines villes portuaires comme Morlaix, Landerneau et Saint-Brieuc, où les tanneurs peuvent se les procurer contre des acquis à caution, c'est-à-dire des engagements d'exportation après tannage.

L'intégration dans les circuits commerciaux européens

L'intégration de la Bretagne dans les grands circuits commerciaux maritimes européens est un autre facteur explicatif de la densité des tanneries observée dans l'enquête de 1778, même si le commerce maritime n'y apparaît que très peu du fait du contexte de guerre navale avec l'Angleterre. L'entrée dans une guerre ouverte avec la Grande-Bretagne, depuis la signature du traité d'amitié avec les Insurgents des « Provinces Unies de l'Amérique » le 6 février 1778, pèse évidemment sur les chiffres et les appréciations figurant dans les documents la composant. Les grands circuits de commercialisation des productions des principaux sites y apparaissent néanmoins. L'inspecteur Guilloton indique ainsi, au sujet de Vitré, que « les peaux de veaux qu'on y tanne ont beaucoup de recherche. Toutes passent en Portugal par les ports de Nantes et de Morlaix ». Libours estime, pour sa part, que si les centres les plus remarquables de son ressort sont ceux de « Lambol, près Landivisiau » et de Morlaix, c'est « [à] cause de des envoys qui se font à l'étranger » mais il omet de signaler le rôle important de Landerneau dans l'exportation des cuirs. En cette fin d'Ancien Régime, ce port est, avec ceux de Morlaix et de Nantes, un des points de départ vers deux liaisons maritimes spécialisées dans deux types de produits très recherchés des négociants basques et portugais. Les négociants landernéens se chargent en effet d'acheminer à Bilbao les cuirs de vache, de génisse et de bœuf, tandis que ceux de Morlaix et de Nantes se consacrent exclusivement au commerce des peaux de veau à destination de Lisbonne. Ces exportations sont une autre spécificité de taille de l'industrie du cuir, car elles sont très limitées dans le cas des tanneries de Rouen, voire inexistantes ailleurs⁶⁵.

64. Arch. mun. de Rennes, CC 763.

65. DERRIEN, Dominique, *L'industrie et le commerce maritime du cuir en Bretagne...*, op. cit., p. 336-338.

Bilbao est un débouché ancien pour l'industrie du cuir bretonne. Il semble actif dès l'époque médiévale. Il est signalé dès le milieu du ^{xiv}^e siècle par Henri Touchard⁶⁶. Il se maintient tout au long de l'époque moderne car ce port est, en quelque sorte, la fenêtre maritime de Madrid. Il faut cependant attendre la seconde moitié du ^{xviii}^e siècle pour disposer de données plus précises. La correspondance des consuls de France en poste dans cette ville, notamment les états de navigation et de commerce annuels conservés aux Archives nationales, permet d'en mesurer toute l'importance. Par exemple, entre 1764 et 1774, 74 cargaisons de cuir provenant de Landerneau entrent dans le port de Bilbao; elles ne représentent que 22 % du trafic français de Bilbao mais leur valeur (4 771 200 L) représente près de 56 % de l'ensemble des produits importés de France (8 457 582 L)⁶⁷.

Lisbonne est aussi un débouché ancien mais dont on ne perçoit toute l'importance qu'au lendemain du *Terramoto*, le terrible tremblement de terre du 1^{er} novembre 1755, et de la guerre de Sept Ans (1756-1763). En 1756, le sieur Baschy, ambassadeur de France au Portugal, écrit qu'il n'y a « aucun bâtiment qui vienne des ports de Nantes, Morlaix et Le Havre, qui n'apporte au moins chacun cent balles de peaux de veaux⁶⁸ ». Même si nous n'avons relevé qu'un seul cas d'importation provenant du port normand en 1764, les statistiques portuaires donnent entièrement raison au diplomate. Le quasi monopole des Bretons se vérifie au travers du nombre des bateaux chargés de cuirs tannés arrivant dans la capitale du Portugal de 1756 à 1774 : sur 94 navires, 80 sont bretons; plus de la moitié (48 unités) provient de Morlaix, Nantes arrive en seconde position avec 29 navires. Quelques années plus tard, une fois la paix revenue, ce commerce représente, en 1786, 1 200 000 L, soit près de 46 % de la valeur des exportations françaises vers ce royaume⁶⁹. L'explication des volumes exportés vers le Portugal réside, en premier lieu, dans la faiblesse de l'élevage de ce pays que ne compensent pas les troupeaux de bovins gigantesques du Brésil. Il est en effet interdit, selon plusieurs règlements du ^{xvi}^e siècle, d'abattre les jeunes veaux dans cette colonie; le but est de faire prospérer ces troupeaux

66. L'existence d'un commerce maritime du cuir dès la fin du Moyen Âge est attestée par Henri Touchard. « Les cuirs bretons se vendent bien à Exeter [en Cornouailles anglaise] au milieu du ^{xiv}^e siècle et intéressent les marchands espagnols : c'est une exportation prospère que Jean V [1399-1442] encourage, et une production, qui certainement en Bretagne, est la plus florissante avec les industries textiles ». Il appuie ce constat sur des exemples, dont celui du Notre-Dame de Saint-Mathieu qui transporte, en 1344 et 1345, 9 cargaisons de cuirs de bœuf et de peaux d'agneau; il évoque également le chargement de « 500 paires de gants dans la Sent Katerine que son maître Martin Sanchez emmène de Bretagne à Fontarabie », TOUCHARD, Henri, *Le commerce maritime breton à la fin du Moyen Âge*, Nantes, Annales littéraires de l'université de Nantes, Paris, Les Belles Lettres, 1967, p. 62.

67. DERRIEN, Dominique, *L'industrie et le commerce maritime du cuir en Bretagne...*, op. cit., p. 336-338.

68. LABOURDETTE, Jean-François, *La nation française à Lisbonne de 1669 à 1790, entre colbertisme et libéralisme*, Paris-Lisbonne, Fondation Calouste Gulbenkian, Centre culturel portugais, Paris, 1988, p. 354.

69. DERRIEN, Dominique, *L'industrie et le commerce maritime du cuir en Bretagne...*, op. cit., p. 331-336.

pour mettre en valeur ces immensités. Or, le Portugal fait une grande consommation de ces cuirs de veau, souples, légers, destinés à la confection de souliers et de bottes pour la population de la métropole mais aussi de ses colonies. Ces cuirs servent aussi, très probablement, à envelopper les *rolos* de tabac brésilien qui constituent une des grandes richesses du commerce extérieur portugais⁷⁰. On trouve sans doute là une des principales explications de la vitalité de certains centres qui tranche singulièrement avec l'atonie de certains autres.

•

L'enquête de 1778 constitue un document essentiel dans l'approche de l'industrie du cuir en Bretagne à la fin de l'Ancien Régime, même s'il est nécessaire de la compléter par d'autres sources. Elle permet, en premier lieu, de dresser un tableau des principaux sites, de leurs productions et de mettre en évidence ces deux « villages industriels », entièrement dévolus au cuir, que sont Lampaul-Guimiliau, dans l'évêché de Léon, et Beignon, dans celui de Saint-Malo. Elle montre aussi toute l'importance de la production dans des villes comme Fougères ou Rennes. Mais, comme toute statistique, elle demeure incomplète du fait des choix faits pour son établissement. Trois évêchés n'ont ainsi pas été retenus. Ces lacunes s'expliquent aisément par les nombreux obstacles auxquels se sont heurtés les inspecteurs des manufactures, par l'envergure des objectifs initiaux qui excédaient les moyens d'information de l'époque et surtout, par la distribution même de cette industrie dans le territoire de la Bretagne. Le contexte international l'altère aussi évidemment, puisque cette enquête est réalisée à un moment où le commerce maritime est fortement perturbé par l'entrée officielle de la France dans la guerre d'Indépendance américaine. Il n'en demeure pas moins que, malgré ses imperfections, elle constitue un témoignage sur une activité importante du riche tissu économique de la province pour deux raisons. Elle est la première dans une série de statistiques de grande ampleur, répondant souvent aux mêmes critères, qui se poursuit en l'an II (1793-1794), en 1811-1813, en 1839-1847 puis en 1849. Elle se situe aussi à un moment où s'amorce un lent et difficile basculement des débouchés atlantiques de l'industrie bretonne du cuir vers des marchés exclusivement français, une mutation quasi impossible qu'accélère le grand tournant de 1793.

70. *Ibidem*, p. 248-252.

RÉSUMÉ

La fabrication du cuir est une industrie ancienne, implantée dans les régions périphériques de la France, sur les frontières terrestres et maritimes du pays, notamment en Bretagne où elle connaît, durant l'époque moderne, un développement important. Les cuirs produits s'insèrent dans les courants d'échanges atlantiques et se négocient surtout à Bilbao, Lisbonne et les possessions coloniales portugaises. L'enquête ordonnée en 1778 par Jacques Necker, et réalisée par les inspecteurs des manufactures de Rennes et de Morlaix, montre une industrie encore florissante à la veille de la Révolution.

ABSTRACT

Leather manufacturing appears as an old industry, mainly established in peripheral regions of France, along borders and seashores, as in the case of Brittany where it particularly expanded during the modern era. Breton made leather were sent all around the Atlantic ocean. They were then most of the time sold in Bilbao, Lisbon and as far as Portuguese colonies. The inquiry ordered in 1778 by Jacques Necker, and realized by the inspectors of manufactures of Rennes and Morlaix, shows an industry which is still flourishing before the french Revolution.